

NÉGATIF ET NÉGATION EN PSYCHANALYSE

André Green

Presses Universitaires de France | « [Revue française de psychosomatique](#) »

2017/2 n° 52 | pages 163 à 190

ISSN 1164-4796

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychosomatique-2017-2-page-163.htm>

Pour citer cet article :

André Green, « Négatif et négation en psychanalyse », *Revue française de psychosomatique* 2017/2 (n° 52), p. 163-190.

DOI 10.3917/rfps.052.0163

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

*Négatif et négation en psychanalyse**

Au cours d'un de ses rêves que lui-même qualifie de beau, Freud s'entend dire à un interlocuteur : « *Non vixit* » (il n'a pas vécu). L'usage du latin est l'indication d'un certain voilement destiné à atténuer le caractère trop direct de ce qui est signifié, comme lorsqu'il lui arriva de parler de sa libido *ad matrem* ; en outre, Freud remarque une déformation car il aurait dû dire : « *Non vivit* » (il ne vit pas), à propos de la personne visée. Enfin et surtout, il repère l'origine de la citation dans les pensées du rêve ; elle est le rappel d'une inscription figurant sur le piédestal du monument de l'empereur Joseph II à la Hofburg. Il en conclut que, lorsque des paroles figurent dans un rêve, elles sont en quelque sorte greffées sur le contenu manifeste et n'appartiennent pas au travail onirique qui porte sur les représentations de choses. Voilà donc deux raisons de considérer le langage comme un intrus dans le contenu manifeste du rêve, et ceci d'autant plus qu'il s'agit d'une négation. Le cas est d'autant plus remarquable que le rêve en question exprime de nombreux vœux de mort, que Freud fait remonter jusqu'à l'enfance, tandis que la mort est niée. Enfin, le rêve est analysé deux fois : la première à cause de la « grande netteté des paroles » qui en constituent le point central ; et la deuxième, au chapitre suivant, sous l'angle de la question des affects dans le rêve. Ce dernier témoigne d'un état d'esprit particulièrement agité de mouvements émotionnels violents, atténués dans le rêve.

Dès *L'Interprétation du rêve* (1899-1900), la religion de Freud est faite. Il y affirme que le rêve ne peut représenter le *non* : « La façon dont le rêve se comporte à l'égard de la catégorie de l'opposition et de la contradiction est des plus frappantes. Celle-ci est tout bonnement

* Conférence du 25 mars 2003, publié à l'origine dans Françoise Héritier *et al.*, *Le Corps, le Sens*, Paris, Centre Roland-Barthes, Le Seuil, 2007, pp. 119-162. Nous remercions vivement, M^{me} Julia Kristeva, directrice du Centre Roland-Barthes, pour son aimable autorisation de reproduction.

négligée, le *non* semble pour le rêve ne pas exister¹. » Il remarque que les oppositions sont contractées en une unité ou présentées en une seule fois. Le rêve prend la liberté de présenter n'importe quelle partie sous une forme qui traduit, en fait, le souhait opposé. Ce qui rend la tâche difficile de pouvoir dire si l'on a affaire à un contenu positif ou négatif dans la pensée du rêve, rien ne permettant de le distinguer.

Pendant, ces affirmations générales peuvent souffrir des exceptions. On peut aussi rencontrer le cas où on observe la catégorie « à l'inverse, au contraire » qui réussit à se représenter dans le rêve. Et Freud d'ajouter : « comme un trait d'esprit. » En somme, c'est la valeur symbolique abstraite du *non* qui est absente du rêve. Néanmoins, Freud va décrire d'autres exceptions qui se matérialiseront dans le contenu manifeste du rêve, soit lorsque, dans le rêve, le rêveur veut accomplir telle ou telle action sans y réussir, soit lorsque le rêve met en scène une action nécessitant une grande énergie pour parvenir au but qu'elle se propose. Nous voilà donc, dès 1900, en présence d'un développement complet auquel Freud ne va pas cesser de donner son accord, tout au long de son œuvre, jusqu'à la fin. Une telle constance est remarquable chez un auteur à qui il arrive souvent de changer d'avis. Elle témoigne de la conviction de Freud que le langage appartient à ce qu'il nommera, dès la fin de *L'Interprétation du rêve*, les processus secondaires, incluant en outre les processus rationnels et déductifs, la pensée abstraite et la symbolisation.

Néanmoins, à y regarder de près, la question est plus compliquée qu'il n'y paraît. Dans le chapitre même où il traite, en 1900, du processus primaire et du processus secondaire, il envisage le cas où un stimulus de perception agit sur l'appareil psychique primitif et devient la source d'une excitation douloureuse. Il s'ensuit des manifestations motrices désordonnées, pour lutter contre cette douleur, la faire disparaître ou, comme dira Bion plus tard, l'évacuer. Cet état dure jusqu'à ce que l'une de ces manifestations motrices désordonnées soustraie l'appareil à la perception et en même temps à la douleur, et cette manifestation motrice sera aussitôt répétée dès la réapparition de la perception (éventuellement comme mouvement de fuite) jusqu'à ce que la perception ait disparu de nouveau². On trouve ainsi décrit, de la manière la plus précise, le phénomène d'hallucination négative portant sur la perception, auquel Freud s'est intéressé surtout au début de son œuvre, et qui est à distinguer

1. Sigmund Freud, *Œuvres complètes*, t. 4, 1899-1900, Puf, 2003, p. 362.

2. *Ibid.*, p. 656.

du refoulement qui porte sur la représentation susceptible d'engendrer l'affect de déplaisir³. L'accomplissement de certains souhaits « ne provoquerait plus un affect de plaisir mais au contraire un affect de déplaisir, et c'est justement cette transformation d'affect qui constitue l'essence de ce que nous désignons comme « refoulement⁴ ». Considérant la tâche du penser, il écrit : « La tendance du penser doit donc nécessairement être de se libérer de plus en plus de la régulation exclusive par le principe de déplaisir et de restreindre le développement d'affect dû au travail de la pensée à un minimum qui est encore utilisable comme signal⁵ ». Déjà, l'angoisse-signal et sa relation au penser.

*

Dans les études sur le négatif, il est rare de voir signaler que le seul mot d'inconscient qualifie négativement ce que Freud veut introduire. De même dira-t-il que tout ce que nous savons du ça a un caractère négatif par rapport au moi. Cette qualification négative est d'ailleurs aussi revendiquée par les biologistes, qui utilisent le même terme pour désigner nombre de processus qu'ils étudient (la plupart dépourvus de conscience). Freud entend parler, lui, de *psychisme inconscient*. Cette soustraction qu'un simple préfixe (*in-*) suffit à indiquer est en fait soustraction de tout, je veux dire de tout ce sur quoi se fonde notre connaissance de la vie psychique avant Freud, la conscience. Et voilà le fait nouveau : supprimons la conscience, voilà qu'apparaît le rêve et, avec lui, l'inconscient. Au point même de pousser Freud à écrire : « Un conscient est le psychique proprement réel *aussi inconnu de nous dans sa nature interne que le réel du monde extérieur et qui nous est livré par les données de la conscience tout aussi incomplètement que l'est le monde extérieur par les indications de nos organes sensoriels*⁶. »

Ce qui est proprement réel, c'est l'inconscient. La conscience est trompeuse, les organes des sens peu fiables ; au reste, on a vu que la perception, dont la conscience dépend, peut être interrompue par la douleur engendrant l'hallucination négative. J'ai proposé de désigner celle-ci : « représentation de l'absence de représentation ». Si l'hallucination positive est sommairement définie comme perception sans objet, l'hallucination négative est la non-perception d'un objet présent. Selon

3. Noter la différence : dans le premier cas, il s'agira de perception, dans le second de représentation.

4. Sigmund Freud, *L'Interprétation du rêve*, in *Œuvres complètes*, t. 4, *op. cit.*, p. 659.

5. *Ibid.*, p. 658.

6. *Ibid.*, p. 668.

Freud, toute hallucination positive serait précédée d'une hallucination négative. Mais la seconde peut exister isolément. Plutôt que d'en donner un commentaire métapsychologique, autant vous renvoyer immédiatement au *Horla* de Guy de Maupassant, dont il ne faut certes pas oublier qu'il fréquentait des psychiatres, et également que son frère devint schizophrène. « On y voyait comme en plein jour et je ne me voyais pas dans la glace !... Elle était vide, claire et profonde, pleine de lumière. Mon image n'était pas dedans. » Plus humoristiquement, Roman Polanski situera *Le Bal des vampires* dans une grande salle ornée de miroirs où ne se reflète aucune image, terrifiant le vivant qui y assiste. La description du *Horla* fait partie d'un mouvement littéraire dont on trouve des équivalents chez Hoffmann ou chez Henry James. Au thème de l'hallucination négative, il faut adjoindre celui du fantôme et celui du double. Le fantôme de l'ancêtre, qui se sent menacé d'être délogé de la maison qu'il hante, finit par chercher la confrontation avec le nouveau propriétaire qu'il jette à bas, dans *Le Coin charmant*. Dans *Le Sens du passé*, le tableau d'un autre ancêtre, scruté par un de ses descendants, cherche d'abord à échapper au regard du visiteur, en tournant les yeux vers l'intérieur puis, ne pouvant se soustraire à l'inquisiteur, l'image s'anime, quitte son cadre et marche sur le spectateur pour se défendre ou pour l'agresser, on ne sait pas trop. Bientôt, celui-ci reconnaît, dans cette image, ses propres traits.

*

Le deuil et la mélancolie sont d'autres exemples frappants de notre thème. Mais ici, Freud parle d'un *travail* de deuil, comme il avait déjà parlé du *travail* de rêve. Comme le dit Michel Neyraut, ce qui caractérise les cimetières, c'est qu'on n'y trouve jamais la moindre critique sur les tombes des défunts. Mais le deuil passe. Parfois de façon cocasse, comme le décrit La Fontaine dans *La Matrone d'Éphèse*. Plongée dans un deuil qui semble interminable, une dame vertueuse d'Éphèse s'enferme dans le tombeau de son époux, accompagnée d'une esclave fidèle. À côté de cette tombe, un pendu, châtié pour quelque forfait, gardé par un soldat. Toute disparition du cadavre est punissable de mort. Or le garde, las de sa veille, s'apercevant du voisinage, entreprend de séduire la matrone. Il s'y prend si bien qu'il réussit, procédant à pas lents. La matrone :

*Écoute une amante, elle en fait un mari,
Le tout au nez du mort qu'elle avait tant chéri.*

Toutefois, cette cour galante le détournant de sa tâche, le pendu est volé et le garde est passible de la peine capitale. Voici la matrone en pleurs, son esclave résout tout.

*Si Madame y consent, j'y remédierai bien. Mettons notre mort à la place,
Les passants n'y reconnaîtront rien.*

Ce ballet macabre est là pour nous enseigner que les cimetières sont pleins de gens certes irremplaçables mais que le désir de vivre et de jouir finit par l'emporter chez les vivants.

Avec la mélancolie, forme pathologique du deuil, c'est une autre affaire, le danger suicidaire y est majeur. À la suite de la perte de l'objet, le moi se scinde en deux parties dont l'une prend la place de l'objet perdu. Cette scission du moi débouche sur une lutte féroce, la partie du moi ancien s'adressant des reproches qui ne sont, en fait, que le renversement sur soi-même des critiques que le moi exprime avec cruauté à la partie de l'objet auquel il s'est identifié, ce qui se traduit par des idées d'auto-accusation et d'indignité qui, à l'origine, étaient des attaques destinées à l'objet. Ici, deux versions de cette affection sont données par Freud, la première en 1915 – c'est le célèbre texte *Deuil et mélancolie* –, la seconde en 1923, après la dernière théorie des pulsions où la mélancolie est qualifiée dans *Le Moi et le Ça* de « pure culture des pulsions de mort ».

Du côté de l'Éros, Freud n'a sans doute pas été jusqu'à l'Être, ce que les disciples de Heidegger lui reprocheront toujours. Mais du côté de la Mort, il n'a pas reculé. Et, s'il n'y a pas chez lui d'Être pour la Mort, il y a, en tout cas, un Éros hanté par la Mort. Seule la succession des générations permettra à l'espèce d'en réchapper ; quant à l'individu, Éros est engagé dans le combat qui l'oppose à elle, à qui il finira par succomber.

*

Bien que la psychanalyse ait été définie par une patiente, dès les origines, comme *cure parlante*, Freud n'a abordé les problèmes du langage que de biais. Ce serait forcer les faits que de prétendre qu'il a élaboré une conception articulée du langage. Son ouvrage sur le *Witz*, pour tant situé à l'orée de son œuvre, tend à prouver que, même dans les domaines apparemment les plus éloignés de l'inconscient, celui-ci trouve quand même le moyen de se faire entendre. Mais, dès cette étape franchie, il oppose l'esprit des mots et l'esprit de la tendance, terme précurseur

pour désigner la pulsion. De l'inconscient, il a banni le langage, contrairement à ce qu'on a voulu faire croire. N'a-t-il pas dit : « Le système Ics contient les investissements de chose des objets, les premiers et véritables investissements d'objets. Le système préconscient apparaît quand cette représentation est surinvestie du fait qu'elle est reliée aux représentations de mots qui lui correspondent⁷ » ? Partout on retrouve la même préoccupation obsédante : l'inconscient est hors langage. Les investissements d'objet ont plus d'attaches avec les investissements pulsionnels, soit encore le corps, qu'avec le langage.

Aussi n'est-il pas surprenant que ce soit au moment où Freud se sent en mesure de relier plus étroitement sa dernière théorie des pulsions avec le langage, à travers la négation, qu'il en vient enfin à pouvoir s'exprimer, mieux qu'il ne l'avait fait auparavant.

*

Lorsque Freud se décide à en venir à la négation, c'est-à-dire au fait de langage qu'est la négation, il faut qu'il ait accompli la presque totalité de son parcours théorique pour finalement s'attaquer au problème. Il faut qu'il ait osé introduire, dans la théorie, la pulsion de mort ou de destruction.

Allons à l'essentiel, affrontons ce que la conclusion de l'article de 1925 sur « La négation » a d'abrupt : « L'affirmation – comme substitut de l'unification – appartient à Éros, la négation – successeur de l'expulsion – à la pulsion de destruction⁸ ». Notons d'emblée la différence : l'affirmation *appartient* à l'Éros, la négation est *un successeur* de l'expulsion. Ce sera le sujet d'une joute philosophique.

Cet article de quelques pages mérite d'être situé par rapport à la linguistique et à la philosophie. Antoine Culioli nomme ces deux registres la valuation subjective et la localisation spatio-temporelle (la représentation de l'existant et du discontinu). Il est remarquable que l'usage fait par Freud du jugement d'attribution et du jugement d'existence se superpose à la définition de Culioli ; l'opposition bon/mauvais se rattache au système subjectif de valeur (ce que j'aime et ce que je déteste), tandis que celui de la localisation temporo-spatiale renvoie à un système objectif de détermination, ce qui est, impliquant la définition par des coordonnées : « Où ce ? Quand est-ce ? » Ainsi le langage témoigne-t-il de

7. Sigmund Freud, *Métapsychologie*, in *Œuvres complètes*, t. 13, 1914-1915, Puf, 1988, p. 118-119.

8. Sigmund Freud, *Œuvres complètes*, t. 17, 1923-1925, Puf, 1992, p. 170.

la préoccupation : Comment puis-je situer l'objet pour le trouver ou le re-trouver, et avec quels instruments de pensée ? Quittons la linguistique pour nous tourner vers la philosophie.

Ce fut un grand moment de la psychanalyse française lorsque Jacques Lacan, il y a cinquante ans, invita Jean Hyppolite à son Séminaire, lui demandant de commenter le texte de Freud sur la *Verneinung*. Hyppolite avoue qu'il n'avait pas connaissance de cet article et le trouve « d'une structure absolument extraordinaire, et au fond extraordinairement énigmatique⁹. »

Le point de départ est pourtant d'une grande banalité. Quel analyste n'a pas entendu son analysant lui tenir à peu près ce langage : « Vous allez maintenant penser que je vais dire quelque chose d'offensant, mais je n'ai pas effectivement cette intention » ? N'importe qui, aujourd'hui, y reconnaît la marque de la projection. Ou encore : « Vous demandez qui peut être cette personne dans le rêve. Ma mère, ce n'est pas elle. » Dénégation. Après analyse, Hyppolite reconnaît dans ces procédés un mode de présenter ce que l'on est sur le mode de « ne l'être pas ».

Suivant le texte de Freud, il constate la présence de l'*Aufhebung* : « La dénégation est une *Aufhebung* [on traduit aujourd'hui le terme par « sursomption¹⁰ »] du refoulement, mais non pour autant une acceptation du refoulé¹¹. » Il y a donc séparation de l'intellectuel et de l'affectif. Car c'est là la visée de Freud : définir la négation comme un substitut intellectuel du refoulement. Et probablement parce qu'il ne s'agit que d'un substitut intellectuel, il ne saurait suffire pour obtenir une levée du refoulement. On voit bien Freud soucieux de faire droit à la qualité intellectuelle de la négation, de la mettre en perspective avec le refoulement, et d'affirmer en même temps que cette *Aufhebung* ne le lève pas. D'où la remarque : si l'intellectuel se sépare bien de l'affectif, ce dernier étant maintenu, on ne peut prétendre parvenir à une acceptation du refoulé et une neutralisation du refoulement.

Hyppolite donne ici son interprétation de Freud. L'intellectuel serait « cette suspension du contenu auquel ne disconviendrait pas dans un langage un peu barbare le terme de sublimation¹² ». On retrouve ici la position philosophique habituelle qui veut l'autonomie de l'intellect. Or Freud constate le contraire, à savoir que la reconnaissance de la

9. Jacques Lacan, *Écrits*, Seuil, 1966, p. 379.

10. G.W.F. Hegel, *Phénoménologie de l'Esprit*, trad. Gwendeline Jarszyk et Pierre-Jean Labarrière, Gallimard, 1993.

11. Jacques Lacan, *Écrits*, *op. cit.*, p. 381.

12. Sigmund Freud, *Œuvres complètes*, t. 17, *op. cit.*, p. 381.

négation (intellectuelle) n'entraîne pas de modification (affective) du refoulé. Ce qui est refoulé l'est au nom du déplaisir affectif. Ici intervient la deuxième hypothèse d'Hyppolite : une négativité véritable va se substituer à cet appétit de destruction qui s'empare du désir et qui aboutit à la destruction totale de ce sur quoi elle porte. C'est le sens de la négation, la *Verneinung*.

Hyppolite conclut donc à une dissymétrie concernant la genèse de la pensée à partir de la tendance destructrice, la dénégation ayant la fonction d'engendrer l'intelligence et la position même de la pensée (postuler l'être sur le mode du n'être pas).

En somme, ce que la position de Freud postule du lien entre la pulsion et le langage est à nouveau scindé par le philosophe. Pas d'amalgame : il faut rendre à la pulsion ce qui appartient à la pulsion et au langage ce qui appartient au langage.

Hyppolite propose d'appeler l'action par laquelle la reconnaissance ne procède pas à la levée du refoulement, soit encore l'affirmation intellectuelle, « négation de la négation » comme genèse de la pensée.

Derrière l'affirmation, il y a la *Vereinigung* de l'Éros. « Derrière la dénégation [...] apparaît l'après de l'action de la pulsion de destruction. » Hyppolite conclut : « L'affirmation primordiale, ce n'est rien d'autre qu'affirmer ; mais nier, c'est plus que de vouloir détruire. » La fonction symbolique de la négation lui semble au-delà de la négation du jugement attributif et de celle du jugement d'existence. Le mythe du dedans et du dehors, dans la formulation d'Hyppolite, devient antagonisme et hostilité entre les deux.

On en vient enfin aux considérations sur l'introjection et l'expulsion. On se rappelle la célèbre formule de Freud concernant le moi : ce qui est mauvais, ce qui est étranger et aussi ce qui se trouve au-dehors lui est d'abord identique. Et tout ceci je veux l'expulser – ou, comme je l'ai proposé, l'*excorporer*. Au contraire, ce qui est bon, je veux me l'approprier, le prendre au-dedans de moi, l'introjecter. On comprend qu'on ne peut introjecter que ce qui serait débarrassé du mauvais, de l'étranger au moi, du dehors.

Une autre problématique est soulevée par le jugement d'existence. Ici, la qualité bonne ou mauvaise n'est pas en jeu. Il y a existence de fait, mais est-ce une existence uniquement pour soi, une existence imaginaire de pur dedans, ou est-ce une existence pour soi et pour autrui, existence « aussi dehors » – comme l'ont dit les Botella ? Représentations pures ou représentations de l'objet d'abord perçu dans la réalité, « retrouvable » en elle ? Autrement dit, ce qui est en question, c'est l'objet de la représentation, virtuel ou réel.

Naissance du jugement : affirmation substitut (*Ersatz*) d'unification travail d'Éros, négation successive (*Nachfolge*) à la destruction de la pulsion de destruction.

En somme, dans un premier temps, on rejette par expulsion, sans se soucier de la réalité de l'objet ou du destin de l'expulsion : « *Vade retro*. » Où ? Le plus loin de moi, dans les ténèbres extérieures. Dans le deuxième, en expulsant, poursuivant l'action d'anéantir subjectivement, je réduis à néant objectivement ; ce n'est qu'un mauvais rêve, ça n'existe pas.

Freud se rend bien compte de la difficulté lorsqu'il écrit : « Mais l'opération de la fonction du jugement n'est rendue possible qu'avec la création du symbole de la négation qui a permis à la pensée un premier degré d'indépendance à l'égard des succès du refoulement. » C'est bien ce qu'il a prétendu plus haut en disant de la négation qu'elle était le substitut intellectuel du refoulement. Mais il a négligé de traiter la fonction symbolique, ce qu'a bien relevé Hyppolite.

On peut ici opposer deux attitudes. L'une, unificatrice, qui consiste à rassembler refoulement et négation autour de la pulsion et de ses représentants de chose ou de mot en y incluant la fonction symbolique, l'ensemble s'articulant autour d'une série de transformations ; l'autre, distinctive, accentuerait plutôt la différence entre l'activité pulsionnelle de destruction et l'activité symbolique-intellectuelle de la négation. Le philosophe soulignera ce qui suit dans le texte freudien, à savoir que le symbole de la négation permet un premier degré d'indépendance, non seulement à l'endroit du refoulement et de ses suites, mais aussi à l'égard de la contrainte (*Zwang*) du principe de plaisir.

Et Hyppolite de conclure : la dissymétrie entre affirmation et négation permet de concevoir une « marge de la pensée, une apparition de l'être sous la forme de ne l'être pas, [...] le symbole de la négation est rattaché à l'attitude concrète de la dénégation¹³ ». C'est pourquoi, selon Freud, la reconnaissance de l'inconscient de la part du moi s'exprime par une formule négative¹⁴. « Cela, je ne l'ai pas pensé » ou « À cela, je n'ai (jamais) pensé ». L'observation me semble confirmée par l'expérience encore aujourd'hui.

Mais, en revanche, l'intellectuel – dissocié de l'affectif – se révèle impuissant à le modifier ; ceci, il faut le rappeler à la suite d'Hyppolite qui semble en minimiser la portée. Et si le philosophe reconnaît à la pensée d'être déjà dans le primaire (ce que dit Freud), cependant elle n'est pas

13. Jacques Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 886.

14. Sigmund Freud, *Œuvres complètes*, t. 17, op. cit., p. 171.

encore la pensée telle que nous la connaissons, mais dont nous sommes aussi obligés de reconnaître les limites de son pouvoir.

Sauver le symbolique, c'est le sens que je donne à la lecture pénétrante d'Hyppolite, si conforme à ce que Lacan en attendait qu'il la fit figurer, seule contribution étrangère, au recueil de ses *Écrits* en 1966.

*

La littérature psychanalytique internationale n'avait prêté aucune attention à l'article de Freud sur la négation, *a fortiori* elle fit de même avec le commentaire d'Hyppolite. Cependant, elle ne pouvait se tenir quitte envers le négatif.

Ce qui suivit n'eut que peu de rapport avec la belle construction métapsychologique de Freud et encore moins avec la théorie de Lacan. Désormais, la clinique prend le relais pour inspirer de nouvelles idées. Melanie Klein décrit le *denial*. Le *denial* n'a guère à voir avec la dénégation et se réfère au désaveu, mécanisme décrit par Freud qui concerne le déni de la perception, donc sans rapport avec le langage. Chez elle, le *denial* prend un sens plus radical encore. Les pulsions de destruction sont mises au premier plan dans sa théorie, puisqu'elle les relie aux craintes d'annihilation (d'une partie de l'objet ou du moi) qui suscitent, en réaction, de violents mécanismes d'omnipotence, caractéristiques des mécanismes de défense qu'elle appelle primitifs contre des terreurs d'anéantissement.

Si l'école anglaise n'a guère manifesté beaucoup d'intérêt pour le langage – un objet privilégié de la théorie lacanienne –, elle a surtout élaboré une vision différente de la psychanalyse, en substituant à la théorie des pulsions celle des relations d'objet, et en tentant de construire le monde intérieur des patients, plus souvent psychotiques que névrosés.

Les psychanalystes ont reproché aux théories de Freud leur inspiration biologisante sous-jacente aux grands « mythes » pulsionnels soupçonnés de solipsisme, comme si le psychisme pouvait se développer isolément, mû par son propre mouvement, sans relation à l'objet. Sur ce point, il y a convergence partielle entre les idées de Klein et celles de Lacan. Klein adopta la théorie des relations d'objet, postulant l'existence d'un moi et d'un objet dès le début de la vie, Lacan conçut tout le développement à partir de la relation à l'autre (objet *a* ou grand Autre). Désormais, une nouvelle psychanalyse était en route, qui devait s'écarter progressivement de la voie freudienne. En outre, Lacan devait marquer sa théorie du sceau de la relation du sujet au signifiant, et développer sa conception du symbolique proche du structuralisme, redonnant toute

sa place au langage. « Le signifiant, c'est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant », avait-il proclamé.

La psychanalyse anglaise ne s'est pas seulement écartée de la voie freudienne. Elle concentra tout son intérêt, dans la clinique, sur les psychoses, dans la technique, sur l'étude du transfert et, dans la théorie, sur la construction rétrospective des premières étapes du psychisme infantile. Désormais, à partir de la filiation kleinienne, se développera un rameau florissant dont les bourgeons émergeront plus ou moins en accord avec la théorie de celle que Lacan avait surnommée l'« aruspice ».

L'extrémisme de Mélanie Klein accomplit, en fait, un complet basculement de la théorie analytique. Désormais, tout ce qui relève chez Freud de l'Éros comme manifestation pulsionnelle primitive naît, pour elle, d'une élaboration défensive contre les pulsions de destruction. Même son célèbre article sur « La formation du symbole chez l'enfant » conçoit l'activité symbolique comme issue du combat de l'enfant contre les menaces destructrices internes. À la suite de Melanie Klein, son élève Hanna Segal opposera la pensée concrète de la *formation* du symbole dans l'équation symbolique, où celui-ci entre en relation directe avec la chose symbolisée, à la *fonction symbolique* proprement dite, qui exige une tripartition entre le sujet, l'objet et la représentation. Grâce à Julia Kristeva, nous possédons maintenant une analyse approfondie de l'œuvre de Melanie Klein, lue avec un regard inspiré par les normes intellectuelles de la psychanalyse française et à laquelle le lacanisme est loin d'être étranger. Elle a reconnu en elle une des marques du génie féminin.

*

Néanmoins, quelle que fût la richesse des idées de Melanie Klein, permettant en particulier de mieux éclairer le matériel des patients de structure psychotique, son œuvre eut surtout le mérite d'être à l'origine de celle de deux autres penseurs contemporains, tous deux anglais, dont l'un manifestait son désaccord avec elle : D.W. Winnicott ; tandis que l'autre s'inscrivait plus nettement dans la filiation kleinienne, quoique en ouvrant des voies tout à fait nouvelles pour la psychanalyse : W. R. Bion.

Tout en reconnaissant le rôle des pulsions destructrices, Winnicott les interprète de tout autre manière. Farouchement hostile au concept de pulsion de mort, il comprend les manifestations de destruction primitives de l'enfant comme exprimant un amour sans pitié (*ruthless love*) que la mère doit accepter afin que l'enfant puisse évoluer vers la séparation

d'avec elle. Il se démarque également de la position kleinienne par la part qu'il fait jouer à l'environnement externe. Dans une version tardive du célèbre article sur les « Objets et phénomènes transitionnels », il rapporte le cas d'une patiente qui, ayant subi des traumatismes importants dans l'enfance de l'ordre de la séparation, finit par développer une structure où seul l'objet qui n'est pas là est réel. Dans la première enfance, une séparation trop prolongée d'avec l'objet, insupportable pour l'enfant en détresse, a pour conséquence d'en effacer les traces mnésiques. Même la fonction symbolique s'en trouve affectée, car le sujet en arrive à douter de l'existence et de la réalité de la chose à laquelle le symbole renvoie. Pour ces patients, dit Winnicott, seul le négatif est réel, ils ne sont intéressés que par l'aspect négatif des relations. Il faut se rappeler que, dans la conception de Winnicott, l'objet transitionnel est créé au lieu et au temps où la séparation s'est produite. Il vient à la place d'une réunion potentielle qui sera créée dans l'espace même de la séparation antérieure si celle-ci a été tolérable. Une séparation trop prolongée ne permet plus cette forme ultérieure de réunion par destruction des traces de l'objet. Il n'y a plus rien à réunir, car les deux moitiés du symbole ne sont pas seulement séparées, mais sont en quelque sorte détruites. C'est comme s'il s'agissait de penser un négatif qui renverrait plus à un néant qu'à un inverse du positif. La symbolisation s'en trouve atteinte.

Par exemple, dans le cas de la patiente dont l'enfance a souffert de ce type de trauma et qui a déjà eu une expérience analytique malheureuse qui s'est mal terminée, une deuxième analyse avec Winnicott ne réussit pas à surmonter les ravages créés par la précédente. La patiente dit alors à Winnicott : « Le négatif de lui [le précédent analyste] est plus important que le positif de vous. » Certaines réactions thérapeutiques dites négatives éclairent la place du négatif en leur sein. Il est remarquable que Winnicott n'en vienne au négatif qu'à la toute dernière partie de son œuvre. Il le conçoit en rapport avec les effets destructeurs de séparations à la fois trop prolongées et survenant à un âge où l'enfant, étant trop petit, ne peut recevoir aucune explication qui rendrait la situation tolérable et vit l'événement comme une catastrophe dépourvue de sens. On assisterait alors à un véritable effondrement psychique. L'objet, à force d'avoir été attendu en vain dans la détresse, est progressivement désinvesti. Et les traces qui attestaient son existence dans la psyché sont progressivement détruites. D'où l'idée que, par la suite, seul le négatif est réel, que l'objet soit absent ou présent.

Les conceptions de Winnicott sur l'aire transitionnelle trouvent là une explication quant aux raisons de son absence éventuelle due, en

fait, à une automutilation. Cependant, certains ont pensé que le remplacement du concept freudien de pulsion de mort ou de destruction par l'idée d'un amour sans pitié était peut-être un peu trop rose. À cette hypothèse de la pulsion de mort, que Melanie Klein avait poussée encore plus loin que Freud, Winnicott s'opposa vigoureusement. Cette réaction relevait-elle d'une réaction optimiste, parant aux menaces contre la foi en la thérapie, ou la pulsion de mort devait-elle, au contraire, être considérée comme une vérité qui ne reculait pas devant l'horreur, suscitant son rejet ?

*

Avec W.R. Bion, l'hypothèse des pulsions de destruction renaît. On pourrait passer au peigne fin l'œuvre du grand psychanalyste anglais sans y trouver mentionnée la pulsion de mort une seule fois. Et pourtant, c'est bien ce qu'évoquent ses descriptions. Le système de Bion représente un renouvellement complet de la psychanalyse. Mais au lieu de se fonder sur l'œuvre de Freud, il part de Melanie Klein, ayant été formé à son école. Cependant, il conserve, avec l'œuvre freudienne, des liens puissants. S'intéressant tout particulièrement aux psychoses, il a affaire à des patients encore plus profondément régressés que ceux de Winnicott. Le grand mérite de Bion est d'avoir pris en considération les troubles de la pensée. En effet, Freud ne s'est qu'indirectement intéressé à la pensée et, d'une manière générale, de façon à la fois trop brève et très condensée. Cependant, un examen minutieux de son œuvre montre bien que *L'Interprétation du rêve* ne saurait se lire sans y déceler le travail des pensées latentes dans le rêve. Mais lorsqu'il aborde la psychose, il ne pousse pas très loin ses réflexions sur la pensée. Pourtant, certaines des remarques de Freud sur la psychose resteront d'un grand intérêt, tel le désinvestissement des représentations de chose ou d'objet qui s'y produit, le travail qui s'effectue au niveau du langage prenant la valeur d'une tentative de restitution, d'un mode de guérison de la psychose dont le délire, en particulier, pourrait être la manifestation.

Bion part d'un postulat différent. À cet égard, il renoue avec la pensée de la négation et du négatif. Il fait l'hypothèse d'un dilemme fondamental pour la psyché. Celle-ci aurait le choix entre élaborer la frustration ou l'évacuer. Cette évacuation des tensions engendrées par la frustration permet de renouer avec l'ancienne idée de Freud de l'expulsion. La pensée des deux auteurs est ici très proche. Pour qu'il y ait élaboration, il faut qu'il y ait d'abord consentement à prendre quelque

chose en soi, à l'intérieur – l'introjecter, diraient les kleinien –, ce qui, pour Bion, est une forme de conservation préalable indispensable. L'élaboration de la frustration commencera lorsque, au lieu de procéder à l'évacuation des éléments impropres à constituer le psychisme, les éléments bêta – ou impressions brutes des sens – seront remplacés par les éléments issus de ce qu'il appelle la fonction alpha qui permettra d'accéder à la matière première dont est constitué le psychisme. Ce matériau primitif, la fonction alpha, est, selon Bion, l'étoffe du mythe, du rêve et de la passion – il ajoutera parfois à cette série l'hallucination. La fonction alpha est une inconnue du système et devant le rester. La meilleure illustration de son entrée en jeu est ce qu'il appelle la « capacité de rêverie de la mère » qui opère une mutation sur les tensions accumulées par l'enfant lors des expériences de frustration en les lui renvoyant sous forme de rêverie, source d'une transformation de la tension en plaisir. En somme, la mère répond à une réalité infantile corporelle habitée par la rage, l'envie, le désespoir, par une rêverie dont le caractère érotique est implicite. Il y a donc, sous l'influence de la rêverie maternelle, transmutation de contenus qui seraient destinés à l'évacuation, en éléments alpha susceptibles de servir à la construction du psychisme. Bion appuiera sa théorie sur un beau commentaire de *L'Enfant et les sortilèges* de Maurice Ravel.

C'est le mérite de Bion de s'être servi des grandes entités freudiennes que recouvrent l'amour et la haine, auxquelles il donne la désignation des symboles A et H, en leur adjoignant un troisième facteur, ignoré par Freud, et nommé C (pour connaissance). La connaissance vient donc figurer au même titre que l'amour et la haine et a une égale importance que l'Éros et la destruction. On retrouve bien ici une observation qui pourrait être mise en rapport avec la remarque d'Hyppolite sur la fonction symbolique, mais dans un sens opposé. L'originalité de Bion est de dédoubler le symbole C en C⁺ et C⁻ (connaissances positive et négative). Ici, nous sommes face à une pensée qui tient compte tout autant de la destructivité brute et radicale, que nous voyons à l'œuvre dans l'évacuation destructrice, que des troubles du jugement et de la fonction symbolique qui affectent la pensée psychotique et empêchent le travail de reconnaissance, d'unification et d'affirmation. C'est peut-être là une variante de ce que Lacan a nommé « forclusion » pour désigner la *Verwerfung* freudienne et qui impliquait l'existence d'une déchirure, d'un trou dans la texture du symbolique. La description de Bion est encore plus précise. Si la fonction C⁻ est mise en œuvre, c'est parce qu'elle est dotée par le psychotique d'un pouvoir d'omniscience négative visant à détruire tout

nouveau développement dans la psyché. Bion fait l'hypothèse qu'un enfant qui vit une expérience de peur de mourir la clive et projette ses sentiments dans le sein (la mère) qui l'a nourri, mère qui est ressentie par projection comme ayant retiré de la nourriture qu'elle offre tout ce qui peut être bon ou auquel est accordée une valeur positive. Les choses n'en restent pas là. S'associant à la fonction C⁻, le résidu sans valeur, le déchet somme toute, cherche à se réintroduire de force dans la psyché de l'enfant. Et c'est alors que celui-ci procéderait à une nouvelle expulsion qui ne serait plus en relation, comme la précédente, seulement avec la peur de mourir ; ce serait comme si, virtuellement, la subjectivité tout entière était évacuée par l'enfant. La caractéristique principale de ces états est l'idée de dé-privation (*withoutness*). On voit ici comment on retrouve les coordonnées freudiennes : la fonction expulsive des pulsions de destruction continue d'évacuer le mauvais, l'étranger au moi, le dehors, afin de les repousser et de les empêcher d'envahir la psyché selon un mode négativiste. De même, l'activité de négation relative au sentiment d'existence ne reconnaît pas l'origine uniquement subjective du phénomène. L'être n'est pas formulé sur le mode du n'être pas. La réalité interne et externe est haïe, déclarée étrangère et hostile. Et elle ne concerne pas simplement l'attribution de qualités négatives au psychisme. C'est la réalité elle-même qui *est* mauvaise, absolument sans aucun doute. Le négatif a donc une valeur qui affecte toute la vie psychique et veut la mort du sujet, qui se sent en position de légitime défense pour s'autoriser à détruire lui-même avant d'être détruit. Plus de trace de la fonction symbolique.

En dépit de changements importants depuis Freud, il n'y a pas de rupture radicale avec lui. Déjà, dans son étude sur le président Schreber, Freud se corrige en précisant qu'il était incorrect de sa part de dire que la perception qui avait été supprimée à l'intérieur avait été projetée à l'extérieur. La vérité, comme il le voit maintenant, est que la perception qui avait été *abolie* à l'intérieur revient de l'extérieur. La différence est à présent, ici, entre une suppression du conscient qui serait le signe d'un simple refoulement, et une abolition de la psyché qui serait comme une néantisation. Toute l'œuvre de Freud témoigne, à partir de la découverte du refoulement, de nouvelles descriptions qui marquent des différences avec les mécanismes prototypiques primitifs. Après le refoulement vient la « forclusion », *Verwerfung*, où ce sont les représentants les plus primitifs de l'activité pulsionnelle qui sont en cause, puis la *Verneinung*, la négation dont nous sommes partis et qui porte sur le langage. Freud ne

s'arrêtera pas là, puisqu'il décrira encore la *Verleugnung* ou désaveu de la perception.

J'ai rassemblé, en une unité, toutes ces formes qui me paraissent devoir être reliées. Qu'est-ce qui fait leur différence d'avec les autres mécanismes de défense ? Elles paraissent d'une nature plus essentielle, plus fondamentale, plus radicale, plus directement en rapport avec les matrices du jugement, car toutes doivent se prononcer sur une question vitale, à laquelle il ne peut être répondu que par *oui* ou par *non*. C'est la raison pour laquelle j'ai proposé d'appeler cet ensemble le *travail du négatif*

Loin de moi l'idée que le « travail du négatif ne recouvre que des phénomènes pathologiques. Bion, déjà, s'était référé à la « capacité négative » (*negative capability*) de Keats qu'il décrit ainsi : « Lorsqu'un homme est capable de demeurer dans les incertitudes, mystères, doutes, sans aucune irritation, à la recherche de faits et de raison¹⁵. » Le nom de Shakespeare vient sous sa plume. De même, le travail du négatif est partie prenante de celui de la sublimation qui peut parfois coûter très cher face aux exigences de la fonction de l'idéal. L'œuvre est jugée à son aune, toujours insuffisante par rapport à son niveau d'aspiration, au point de ravir la vie à son auteur. À l'extrême opposé, les formes du négatif sont susceptibles d'envahir les divers champs de la psychopathologie. Le négatif ne fait pas que réinterpréter ce que nous savons déjà, il met en évidence les formes nouvelles que nous ne réussissions pas à comprendre. J'ai décrit, autrefois, le fantasme de *déliation subjectale* du moi, comme si celui-ci se déracinait de son inscription corporelle, se dégageait de ce qui, en lui, le rattachait charnellement à sa subjectivité désirante et pouvait même, à l'occasion, disparaître à son tour. Ainsi, dans la séparation, l'objet s'éloignant jusqu'à n'être plus qu'un point à l'horizon, le moi quitte son corps et le suit dans la fuite ; et les patients de se vivre comme n'existant plus, privés du sentiment de leur habitat en un corps qui n'est presque plus le leur et n'est plus qu'une sorte de dépouille sans existence, alors que leur âme endolorie continue à courir après l'objet qu'elle a perdu.

Le narcissisme négatif est, à l'inverse du narcissisme positif qui tend vers l'unité autosuffisante en renonçant à ses relations à l'objet, aspiration au néant objectal, degré zéro de la subjectivité qui voudrait être

15. Lettre de John Keats à George et Thomas Keats du 21 décembre 1817, in *The Letters of John Keats*, Oxford University Press, 1947.

toujours moins pour se sentir délivrée du corps, parfois jusqu'à la mort comme dans la cachexie anorexique.

Le monde ou l'ami-monde du négatif enveloppe de toutes parts notre frêle et précaire sentiment d'exister.

Lorsque Freud introduisit la pulsion de mort dans la théorie en 1920, on ne se fit pas faute de le lui reprocher. Si les choses étaient vraiment telles qu'il les avait décrites, que faire contre un adversaire si redoutable ? Il ne resterait plus aux analystes qu'à changer de métier ! On était tellement plus à l'aise avant cet embarrassant tournant de sa pensée ! Bientôt, les analystes décidèrent de réagir, n'hésitant pas à défier le Maître lui-même. Cette pulsion de mort était-elle autre chose qu'un mythe ? Sur quelle réalité reposait l'argument de Freud ? De pures spéculations ! D'autant que, à bien entendre ce que Freud écrivait, ce n'était plus un équilibre qu'il cherchait à défendre entre Éros et pulsions de destruction. Il était clair, à le lire rigoureusement, qu'il était loin de tenir les deux plateaux de la balance en équilibre. La pulsion de mort faisait pencher le fléau de son côté.

Les forces de vie d'amour, l'Éros qui permet de tout tenir ensemble, faisaient preuve d'une cohésion bien fragile. Et c'est pourquoi, petit à petit, la pulsion de mort disparut de la littérature, à de rares exceptions près, chez les psychosomaticiens par exemple. Argument sans appel : rien, dans la biologie, ne permettait d'apporter la moindre confirmation d'un phénomène de ce genre ; pas de trace de la pulsion de mort dans la science. Et voici, depuis une trentaine d'années, des études de plus en plus nombreuses en biologie nous parlant de *suicide cellulaire*.

La mort est au cœur du vivant. Comme J.-C. Ameisen l'écrit : « Chacune de nos cellules possède tout au long de son existence le pouvoir à tout moment de s'autodétruire en quelques heures. Et la survie de l'ensemble des cellules qui nous composent – notre propre survie – dépend de leur capacité à trouver dans l'environnement de notre corps les signaux qui leur permettent de réprimer, jour après jour, le déclenchement de leur suicide¹⁶. » Autrement dit, nous sommes en vie parce que nous trouvons, dans notre environnement corporel, les signaux qui nous permettent de mettre en attente la mort qui ne demande qu'à entrer en action et nous faire disparaître. Et de conclure : « Pour chacune de nos cellules, vivre, c'est avoir réussi à empêcher, pour un temps, le suicide. Et d'une manière troublante, contre-intuitive, paradoxale, un

16. Jean Claude Ameisen, *La Sculpture du vivant. Le suicide cellulaire ou la mort créatrice*, Seuil, 1999, p. 13.

événement positif – la vie – naît de la négation d'un événement négatif – l'autodestruction. »

Le suicide cellulaire est un processus très organisé, mettant en marche les rouages du processus mortifère. La mort programmée d'une cellule commence par l'obéissance à l'injonction de rompre les relations avec toutes les cellules environnantes et, ainsi, de procéder en premier lieu à son propre isolement. Suivent les autres phases de l'autodestruction programmée, conformes aux signaux de mort, à laquelle elle se doit d'obéir. On parle d'« effacement ordonné de soi » qui procède par auto-fragmentation et disparition.

Il y a certes loin de la cellule au sujet. Nous ne pouvons être réduits à notre être biologique, mais nous ne pouvons pas non plus nous dispenser de réfléchir sur ce que font les cellules dont nous sommes faits et grâce auxquelles nous pensons.

Car, à tous les niveaux, nous retrouvons cette pensée du négatif, ces mécanismes de la négation qui habitent notre langage et s'étendent des formes les plus élémentaires de notre vie aux plus complexes.

En 1930, la pulsion de mort, après s'être étayée sur de fragiles bases biologiques et après avoir rendu compte d'un grand nombre de faits dans la clinique, investit un nouveau champ : la sociologie. C'est : *Malaise dans la civilisation*. Cet écrit auquel l'actualité redonne perpétuellement vie, ce malaise, Freud le met au compte des pulsions dans leur conflit au sein de l'appareil psychique, avec les autres instances et entre elles. L'écrit se termine sur ces paroles, considérées comme prophétiques : « Les hommes d'aujourd'hui ont poussé si loin la maîtrise des forces de la nature qu'avec leur aide il leur est devenu facile de s'exterminer mutuellement jusqu'au dernier. Ils le savent bien, et c'est ce qui explique une bonne part de leur agitation présente, de leur malheur et de leur angoisse¹⁷. » Trois ans après, Freud répond à Einstein – et indirectement à la SDN qui le consulte sur la prévention des conflits armés. Ce sera « Pourquoi la guerre¹⁸ ? » en 1933, écrit d'une actualité encore plus frappante. Freud a conscience du caractère vain de sa réponse. Il y reprend la question de la pulsion de mort devenue pulsion de destruction en se tournant vers l'extérieur contre les objets – sans cacher l'impression de mythologie que peut donner cette exposition. Quoi qu'il en soit, il met au

17. Sigmund Freud (1929), *Malaise dans la civilisation*, trad. de l'allemand par C. et J. Odier, Puf, 1971.

18. Sigmund Freud (1933), *Résultats, idées, problèmes*, t. 2, trad. de l'allemand par J.-G. Delarbre et A. Rauzy, Puf, 1985, p. 203-2016

principe des guerres le conflit entre le droit et la violence. L'ennemi est voué à la mise à mort ou à l'asservissement. Il ne s'agit pas seulement de l'expression d'un état primitif, car il se poursuit encore, la communauté s'appropriant le pouvoir de la guerre et l'organisant.

Cette dernière période du travail de Freud voit donc la pulsion de mort à l'œuvre dans le champ social et nous constatons déjà l'impuissance de la Société des Nations de l'époque.

Pourtant la guerre n'a pas le dernier mot. Si horribles que soient les faits qui l'accompagnent, l'art ne manque jamais de les reprendre à son compte et de la traiter en idéalisant quelque peu le tableau. Ceci depuis *L'Illiade* jusqu'au *Jour le plus long*. Mais c'est encore la tragédie qui nous en parle le mieux.

Freud considérait que la tragédie montrait la victoire du principe de plaisir, qui réussissait à transformer des impressions douloureuses en sources de plaisir. Le tragique parvient à une *Aufhebung* qui produit en nous une élévation qui nous tire hors de nous-mêmes et nous permet d'accéder au sublime, parfois accompagné d'un sentiment de terreur, comme Kant l'avait vu. Barthes et moi avons partagé la même émotion : jouer la tragédie, lorsque nous étions étudiants, dans le décor, décrété antique pour la circonstance, de la cour de la Sorbonne. Nous chérissions ces souvenirs en les évoquant.

En fin de compte, le dernier mot revient à la réintrinsication pulsionnelle, au mélange actif qui donne de la saveur à notre vie et permet, plus souvent que nous ne le croyons, de puiser les ressources de notre existence dans la puissance d'Éros. Cette réintrinsication est l'indication d'un combat incessant. À bien connaître l'adversaire, qu'il rencontre à tous les moments de sa pratique, le psychanalyste sait aux côtés de qui il combat – d'un Éros peut-être moins platonicien que né du mélange d'Apollon et de Dionysos. C'est l'alternance de la lumière du jour et des mystères du nocturne. Les deux sœurs de l'énigme que le Sphinx posa à Œdipe.

*

JULIA KRISTEVA : Merci, André Green, pour cette conférence si riche et si complexe qui nous a permis de voyager de la cure analytique à l'actualité la plus présente, notamment à travers les références aux derniers textes de Freud sur la guerre. J'ai été très sensible, en vous écoutant, à ce qui a toujours été pour moi « le grand Green », c'est-à-dire un homme capable, tout en restant près de la clinique, de nous proposer

une réflexion dense qui nous situe au cœur de la psychanalyse, en révèle la cohérence et la puissance épistémologique, et qui, en même temps, légitime sa place dans le contexte des savoirs, des arts et des lettres, de la philosophie et des sciences humaines. Cette façon de faire de la psychanalyse, de la réfléchir, de la communiquer et de la transmettre s'impose magistralement dans votre *Travail du négatif*.

Trois moments de votre réflexion m'ont retenue ce soir.

Le premier concerne une série de *figures du négatif* que vous avez abordée de manière succincte mais très suggestive pour les analystes et les littéraires présents ici.

Par exemple, le *deuil*, la *mélancolie*, la *forclusion*, l'*hallucination négative*, qui se trouvent déjà chez Freud et que vous avez vous-même longuement élaborées ; mais aussi la *déliation subjective* du moi et la figure de la *mère morte* qui se profile en arrière-plan – figures que, cette fois, vous avez construites.

Le deuxième moment est ce que j'évoquerai comme votre *tension optimale* avec Lacan. On sait votre dette à son égard ; on sait aussi la différence dans laquelle vous vous tenez à l'égard de son œuvre, et les conflits qui se sont ensuivis de cette divergence, dont vous développez les conséquences positives, notamment celles qui nous permettent de mieux comprendre aussi bien le texte fondamental de Freud sur la *dénégation* que la différence entre l'école psychanalytique anglaise et ce que je n'ose pas appeler l'école psychanalytique française mais, disons, ce qu'il y a de plus fructueux dans la psychanalyse française : Lacan et Green, qui ne sont pas sur la même lancée. En vous inspirant de Lacan et des Anglais, vous nous proposez une vision complexe de l'appareil psychique et qui n'appartient qu'à vous. Plus fidèle à la pensée de Freud, et plus attentive à la clinique de nos collègues hors Hexagone. Si je vous suis, et je vous suis, il y aurait dans le texte de Freud sur « La négation » deux versions du négatif : d'une part, la destruction, la destructivité, l'expulsion, soit l'œuvre de la pulsion – thèse qui sera ultérieurement reprise par les Anglais (de Klein à Bion) ; d'autre part, la perlaboration de cette destructivité par l'œuvre de la symbolisation et du langage. Le signe du *non* qui subsume le rejet est déjà du côté du langage et du symbolique, ce que souligne la relecture hégélienne de Freud par Jean Hyppolite et Lacan. Je retiens que Lacan érige le symbolique en une instance renvoyant à la fonction paternelle, tandis que Jean Hyppolite déchiffre, dans la démarche intellectuelle, une sublimation. Cette hétérogénéité du sens (rejet-signes, pulsion-sublimation) nous place au cœur de l'humain, puisque chez nos patients nous entendons ces deux versions

qui structurent littéralement les différentes pathologies. Ces deux tendances – l’expulsion ou la perlaboration, l’élaboration du désir comme de la frustration *ou* son évacuation –, par leur conjugaison ou par leur impossibilité à s’intriquer, commandent aussi toute aventure humaine. Grâce à votre insistance sur cette hétérogénéité, la psychanalyse française s’est orientée, sur son versant post-lacanien, du côté du *pouvoir* de l’interprétation à subsumer ce conflit constitutif de l’être parlant. Parce que l’hétérogénéité pulsion/sens révèle une déhiscence dans l’humain – cet abîme qui ne sera peut-être jamais comblé entre, d’une part, la destructivité, l’expulsion, le pulsionnel et, de l’autre, la perlaboration symbolique, il existe un pari de l’acte analytique qui est sa réponse au nihilisme moderne : ça peut se dire, indéfiniment, et il n’y a pas d’autre chance psychique, puisqu’il n’y a pas de salut. On entrevoit ici la force clinique et extraclinique, culturelle, d’un positionnement de l’écoute analytique : si l’être parlant ne se réduit pas à la biologie mais, par la parole, accède à une expérience symbolique, l’appareil psychique ne saurait se « guérir » par la pharmacologie ou le comportementalisme, et il est possible d’atteindre le pulsionnel (et donc le biologique avec lui) à travers l’investissement du langage par le désir.

En vous écoutant, on comprend cependant mieux encore ce que cette réhabilitation du symbolique, notamment par la lecture de « La négation » selon Lacan et Hyppolite, laisse de côté : il s’agit très précisément du rejet pulsionnel, de l’évacuation, jusqu’à la « forclusion » au sens de Lacan. Cette dimension a été minutieusement travaillée par Bion, je pense à ses fonctions alpha, bêta ; par le travail de Winnicott, que vous avez relevé et qui fait apparaître que, chez les patients psychotiques en particulier, c’est ce qui est impossible à symboliser qui devient le noyau de la pathologie et qu’il s’agit de re-vivre dans le transfert-contre transfert. J’entends ce que vous avez souligné du discours de la patiente de Winnicott : « C’est l’objet qui n’est pas là qui est réel », dit-elle. Et toujours s’adressant à son analyste : « Le négatif de l’analyste d’avant est plus important que le positif de vous. » En effet, dans de nombreuses expériences, psychotiques mais aussi névrotiques, c’est ce poids de l’impossible à symboliser qui reste prégnant.

Ainsi éclairés, vous nous faites accéder à une région de la psychanalyse qui n’est certainement pas œcuménique mais qui prête attention à ces deux courants de la psychanalyse contemporaine, comportant en leur centre l’attention au langage et le négatif : les uns privilégiant la négativité langagière, les autres distinguant la négativité pulsionnelle de la négativité du langage (je note au passage que ces deux tendances

s'inspirent directement de l'œuvre hallucinée mais fondamentale de Melanie Klein). Vous dites que l'article de Freud sur « La négation » n'a pas été lu avant Hyppolite et Lacan. En France, probablement pas. Mais pendant la guerre et un peu après, quand les psychanalystes anglais étaient en pleine controverse, Paula Heiman et Susan Isaacs – qui étaient des collaboratrices de Melanie Klein, mais on sait que la destructivité n'épargne ni les collaboratrices, ni les collaborateurs, ni leurs maîtres – ont largement puisé dans l'article de Freud sur « La négation », contrairement à Anna Freud !

J'en arrive au troisième moment de votre réflexion de ce soir, que j'aimerais soumettre à discussion. Je rappelle que le Centre Roland-Barthes, interdisciplinaire, est essentiellement intéressé par la littérature comme œuvre de sublimation. Vous avez évoqué *Le Horla* de Maupassant, vous avez fait allusion à votre propre travail sur la tragédie ; j'associe pour ma part votre étude sur Nerval dans *Le Travail du négatif* : voudriez-vous nous parler du négatif dans l'œuvre artistique ? Votre double écoute de la vie psychique – côté langage-intellection-sublimation et côté pulsion inélaborable – vous conduit à soutenir que la sublimation, quoiqu'elle reste toujours énigmatique à l'interprétation, fait découvrir à l'analyste qu'en sublimant, le sujet « met l'objet à l'abri ». Nerval ne pleure plus sur sa mère, sur Jenny ou sur d'autres femmes impossibles, mais concentre son désir endeuillé sur le médium, c'est-à-dire sur le *langage* lui-même qui parle de ses objets d'amour. Et en faisant cela, il fait incursion dans le langage au risque de le détruire. Le poète, l'écrivain transforme le « code » linguistique en une prosopopée et parfois en un idiolecte inaudible. On pense à Artaud, chez qui la destruction du langage préserve une part de sublime, par-delà l'abolition du langage en tant que médium de communication. C'est en ce sens, dites-vous, que se trouve justifiée l'étrange affirmation de Freud (contre l'opinion générale, et en dépit de sa propre conviction qu'il n'existe pas de but plus élevé pour le psychisme humain que la sublimation) selon laquelle la sublimation est alliée aux forces de la mort. Une affirmation d'une terrible gravité, nous l'avons suggéré en introduction, mais qui est en même temps parfaitement juste. Voilà qui oblige les littéraires que nous sommes à penser la sublimation d'une tout autre façon que celle proposée par la critique littéraire classique. Il ne peut pas y avoir d'idéalisation possible de l'œuvre littéraire si la sublimation est alliée aux forces de la mort. Voudriez-vous nous donner votre sentiment sur cette question ?

Enfin, je souhaiterais faire un pas en direction de la réalité sociale et historique pour vous poser ma dernière question. Le politique

aujourd'hui est allié à l'œuvre de la mort, que ce soit *sous* la forme de la guerre ou de l'intégrisme. En vous écoutant, je pensais que ce sont deux moyens d'expulser, d'évacuer le négatif, mais en aucun cas de l'élaborer. Aurions-nous atteint une limite de la civilisation dans le déchaînement de la pulsion de mort sous les formes que j'ai indiquées ? Et si oui, comment l'analyste que vous êtes voit-il l'actualité, avec cette puissance de la pulsion de mort qui se déchaîne *sous* des formes techniques aussi bien que frustes ?

ANDRÉ GREEN : Votre résumé de mon propos entraîne ma totale adhésion et je n'ai rien à redire, rien à reprendre, rien à corriger. Les questions que vous me posez exigent de nous, comme Freud nous l'a appris, le renoncement à toute idéalisation comme à toute prise de position manichéiste telles que « c'est bien de sublimer » ou « c'est mal de sublimer ». Nous *sommes* de ces stratèges qui expliquent la bataille une fois qu'elle a eu lieu. C'est parce que Nerval a écrit ce qu'il a écrit que nous pouvons gloser, chacun à sa manière, sur ce qui semble s'être produit à travers lui. J'aime que vous me rameniez à Nerval, parce qu'il est bel et bien à un carrefour du négatif, en ce qu'il est l'auteur de poèmes parmi les plus beaux de la langue française, et en ce qu'il est aussi l'écrivain capable de rapporter ses expériences psychotiques, il ne faut quand même pas l'oublier. La façon dont Nerval relate ses expériences psychotiques, dans *Aurélia* par exemple, est vraiment à suivre à la trace. Et on peut lui trouver toutes les qualités littéraires qu'on veut, cela ne suffit pas. C'est à-dire que nous sommes obligés d'entrer dans ce à quoi Nerval veut nous introduire, pour partager son expérience délirante. Je travaille en ce moment sur Baudelaire, et je ne cesse de constater combien son cas est différent de celui de Nerval. Il y a, chez Baudelaire, une stratégie du négatif que je ne vais pas vous exposer ce soir, parce que le temps manque, mais enfin, à ma connaissance, Baudelaire n'a jamais fait l'expérience de la folie. Par contre, il a fait, et avec quelle force, avec quelle vigueur, et avec quel courage, oui, j'ose dire avec quel courage, l'expérience du masochisme. On peut dire que Baudelaire a inventé le masochisme et l'a découvert avant Freud. Pourquoi ? Il n'est pas facile de donner une réponse brève mais disons que le rapport au négatif de Baudelaire consiste, je crois, à décider de se mettre du côté de Satan, du côté du mal, du démon, et Dieu sait s'il déploie toutes les possibilités que lui offre cette position. Car Satan est ce qui va lui permettre d'attaquer la femme et d'attendre le secours et le pardon de Dieu. Nerval, lui, bascule plutôt du côté de la modernité. Je ne peux m'étendre sur ce sujet,

mais je dirai tout de même deux mots du cas passionnant d'Artaud. Là encore, je prétends qu'il faut garder la tête froide : ce n'est pas parce que, étant psychanalyste, nous reconnaissons qu'Artaud a été psychotique, que nous justifions les traitements du Dr Ferdière. J'ai connu le Dr Ferdière, et s'il m'était arrivé la même chose qu'à Artaud, j'aurais préféré être soigné par quelqu'un d'autre. Je peux le dire maintenant qu'il est mort. Il n'était pas méchant, il était vaniteux. Et je pense que, quand quelqu'un comme Ferdière rencontre quelqu'un comme Artaud, dans la position de pouvoir qui était la sienne, cela ne peut produire que de tragiques malentendus. Par ailleurs, ce qu'on ne dit pas assez, c'est que certaines descriptions d'Artaud sont les descriptions les plus aiguës, les plus poussées et les plus précises de l'envahissement psychotique. C'est mieux que tout ce qu'aurait pu décrire un psychiatre. Si on lit *L'Ombilic des limbes* dans cette perspective, on arrive à la conclusion qu'Artaud est notre Schreber. Et le problème n'en est que plus compliqué.

Mais revenons à la sublimation. La plupart des auteurs s'en tiennent aux premiers arguments de Freud : déssexualisation, déplacement des buts, etc. Un jour, pour la énième fois, je relis *Le Moi et le Ça* et je trouve la citation que vous avez eu la bonté de rappeler. Freud est fou, pensai-je. Il nous dit que la sublimation est née de la pulsion de mort. Pourquoi dit-il cela ? Parce qu'il est probable que, dans son esprit, tout ce qui atténue la vigueur de l'Éros dans sa forme native marche la main dans la main avec la pulsion de mort. C'est ainsi que j'ai compris cette phrase. Il est clair qu'ici Freud ne cherche pas à idéaliser ; il cherche à expliquer, il croit en l'Éros, il croit en la sexualité et il croit en une certaine vitalité de cet Éros, laquelle, pour le créateur, dans le travail du créateur, se trouve diminuée par le fait même de la transformation qu'exige la création. Pour prendre les choses du côté du langage – mais c'est aussi vrai de la peinture, de la sculpture, de la musique –, le travail de sublimation est un travail qui *transforme*. Et ces transformations constituent la négativité la plus riche, la plus féconde, la négativité qui parle à tous. Je relisais récemment une tragédie peu jouée, peu commentée, *Les Suppliantes* d'Euripide. Elle est aux antipodes de la situation que nous connaissons aujourd'hui. Dans le contexte actuel, on ne se fait guère d'illusions sur le ou les buts de la guerre : les intérêts matériels y jouent un rôle prédominant. Or, dans *Les Suppliantes* d'Euripide, c'est le contraire. La pièce constitue la dernière phase du cycle thébain. Les Thébains, qui sont sortis vainqueurs de la guerre contre eux, refusent de rendre les cadavres des com battants vaincus. Or c'est contraire au droit : tout combattant a droit à une sépulture. Adraste, le beau-père

de Polynice, seul survivant des sept conjurés, dit que, pour récupérer les cadavres, il faut faire la guerre. Il s'adresse à Thésée, à Athènes, qui lui répond : « Tu es fou, on ne peut pas faire la guerre pour des morts. » Adraste parle alors à Aethra, la mère de Thésée, et la convainc. C'est alors la mère qui convainc le fils, à son tour, de repartir en guerre pour que les conjurés récupèrent leurs morts. Une guerre pour des cadavres. En effet. Mais pourquoi faut-il qu'il y ait cette guerre-là ? Parce que, si vous n'avez pas vos cadavres, vous ne pouvez procéder au rituel funéraire, donc le deuil ne peut être fait. Et si le deuil n'est pas fait, si le deuil est empêché, cela justifie une mobilisation qui peut aller jusqu'au tragique absurde d'une guerre dont l'enjeu est constitué par les morts. Bien sûr, ce n'est pas parce que l'intrigue n'est pas assez spectaculaire que la pièce n'est pas jouée. Mais enfin, ici aussi nous sommes face au négatif, et ici aussi nous avons affaire à la sublimation. Il est essentiel de comprendre que la sublimation exige toujours le sacrifice d'une part de soi. Dans mon entourage analytique, chaque fois qu'il est question de la sublimation, j'entends la voix des deux tendances – celle qui s'extasie : « Ah, merveille de la sublimation ! Créer, quel bonheur ! Quelle joie ! », et celle qui à l'instar de Flaubert, dit : « Quelle torture ! Quelle horreur ! Quel déchirement interne ! Je fais plutôt partie de la deuxième. Peut-être parce que je n'écris pas facilement, et pas toujours aussi bien que je le souhaiterais. Toujours est-il qu'il faut qu'il y ait sacrifice de soi, et je crois que c'est ce sacrifice de soi qui a poussé Freud à énoncer sa conception tardive de la sublimation.

Je terminerai en soulignant que je suis frappé par le fait que la dernière théorie des pulsions de Freud – l'opposition de l'Éros, des pulsions dites de vie ou d'amour, et des pulsions dites de mort ou de destruction – constitue véritablement sa conclusion. Freud s'est arrêté là parce qu'il a pensé qu'il avait enfin trouvé la bonne opposition. Quant à moi, en écoutant mes patients d'une part, en faisant mon travail personnel de l'autre, et en lisant les œuvres des autres, je me dis qu'en effet cette opposition est la bonne. Dans la vie humaine, l'opposition de l'amour et de la destruction fait partie intégrante de ce que nous vivons, dans des proportions diverses, avec des moments mystérieux où la mort l'emporte. Samedi passé, j'ai vu l'exposition de Nicolas de Staël. C'est une œuvre grandiose à mes yeux, et qui me touche profondément. Trois périodes se dessinent. Dans la première, il est habité par la dépression et la mort. Puis il connaît un répit de quelques années ; sa peinture devient plus claire, plus accueillante, plus dialogique. Enfin, survient un tableau somptueux, le dernier, aux proportions gigantesques : *Le Concert*, avec

des instruments de musique, des partitions, un piano, sans personne pour jouer. Le tableau est comme désaccordé. Et Nicolas de Staël se suicide. Virginia Woolf, l'auteur de *La Traversée des apparences*, un chef-d'œuvre reconnu, se suicide à sa parution. Nerval, lui, s'est suicidé aussitôt après avoir livré la dernière partie de son œuvre à son éditeur. Cela nous oblige à avoir une vue moins simple des choses. Ce n'est pas toujours l'échec qui conduit au suicide mais le sentiment d'inaccomplissement ; ce peut être la réussite que nous ne pouvons accepter vis-à-vis de cet autre en soi qui est assoiffé de sang, et qui demande toujours plus de sacrifices.

QUESTION DU PUBLIC : Je souhaiterais revenir sur la mort programmée des cellules, que vous avez évoquée comme métaphore ; si certaines cellules ne meurent pas, on ne peut pas vivre. Dans le cas du cancer, par exemple, les cellules qui n'obéissent pas à l'injonction faite par l'organisme de la mort programmée survivent, dégénèrent et contaminent les cellules vivantes. La pulsion de mort serait donc inscrite aussi au niveau organique. Il ne me semble pas que cette inscription soit en contradiction avec l'ambiguïté du vivant au niveau psychique.

ANDRÉ GREEN : Il existe depuis Freud, chez les psychanalystes, une tradition qui oppose, après Léonard de Vinci, la peinture à la sculpture : la peinture agit par *via di porre*, la sculpture par *via di levare* à laquelle la psychanalyse se rattache. Dans son livre intitulé *La Sculpture du vivant*, Jean Claude Ameisen montre que nous ne cessons de tuer des cellules selon les exigences de notre organisme. Un oiseau qui nage a des pattes palmées ; chez un oiseau qui vole, les palmes disparaissent. De là à conclure que la mort est au service du vivant, c'est un peu plus compliqué, même s'il existe des mécanismes pathologiques comme le cancer ou les maladies auto-immunes, dans lesquels on constate un dérèglement, un emballement, un dysfonctionnement mortifère. Ce qui m'intéresse, eu égard à la discussion qui consiste à brocarder Freud sous prétexte que la biologie ne soutient pas son hypothèse de la pulsion de mort, c'est la mort programmée. L'ordre donné à la cellule de mourir, pour quelque cause que ce soit, implique une série de mécanismes programmés les uns derrière les autres ; il implique qu'il faut envisager, par exemple, que la membrane contienne la mort, pour empêcher l'implosion cellulaire. Ce qui m'intéresse, c'est que le premier signe d'injonction de la mort consiste à interrompre les relations avec les cellules environnantes. Il me semble que cela donne à réfléchir

et à penser. L'isolement est dangereux : c'est la première conception de Freud sur les psychoses en relation avec le narcissisme. Il est aussi dangereux pour la psychanalyse de s'isoler, de couper son savoir des autres savoirs. La linguistique, la philosophie, la biologie, la sociologie, l'anthropologie peuvent lui être utiles, à l'écart de tout œcuménisme. Nous avons à tenir les deux bouts de la chaîne, celui de notre pratique, là où nous apprenons notre métier, là où se transmet une expérience très difficile à transmettre à ceux qui ne l'ont pas vécue, et celui du monde et des théories des disciplines connexes.

QUESTION DU PUBLIC : Vous avez parlé d'une négativité non pathologique. Pourrait-on la rapprocher d'une position sadomasochiste en amour ?

ANDRÉ GREEN : Freud parle d'un masochisme féminin et je pense qu'il a tort. Je n'ai pas le temps de m'en expliquer ici mais je dirai simplement que je crois, quant à moi, au masochisme maternel : sans masochisme, il n'y a pas de bonne mère. Le prototype de l'amour est l'amour maternel. Il existe dans toutes les cultures, à l'exclusion de Sparte peut-être, et encore... Le sacrifice de la mère en faveur de l'enfant, le sacrifice de la mère pour que l'enfant vive, se nourrisse et grandisse, est général et non pas pathologique. C'est quand il n'existe pas qu'il faut commencer à se poser des questions.

Conférence prononcée le 25 mars 2003.

